XII[e] Rendez-vous de l'Internationale des Forums

Colette Soler

Faire parler l'angoisse, on ne fait que cela depuis l'origine de nos temps. Quant à elle, « entre énigme et certitude », elle est muette, « entonnoir temporel », « pétrification », « silence atterré », dit Lacan. Vue d'aujourd'hui, en ce début du XXI[e] siècle, elle s'impose comme l'affect montant de l'anthropocène. C'est ce que dit la grande clameur contemporaine aux voix si multiples. Pourtant auparavant, avec Heidegger par exemple, elle passait pour le vécu métaphysique par excellence des parlants, si le « devant quoi » de l'angoisse était bien « l'être jeté » dans le monde. Facticité de l'existence. C'était déjà un changement d'amarrage de l'angoisse, lisible dans notre histoire, disons à partir de Luther, pour fixer quelques balises. Un passage des angoisses du pénitent du Moyen Âge ou, plus originaire, du sacrifice d'Abraham à l'homme sans Dieu de notre temps. Blaise Pascal, face au « ciel étoilé », pousse le cri de cet ébranlement : « Le silence de ces espaces éternels m'effraye », sans que l'on sache encore si c'est effroi devant un Dieu qui se tait ou un Dieu qui a disparu. D'où sans doute le pari bien nécessaire au fond. Un siècle de plus et Kierkegaard avec sa formule de « l'angoisse comme condition du péché » faisait de la possibilité même, le premier « devant quoi » de l'angoisse et prenait donc acte déjà de la facticité de l'existence.

Tout ceci pour rappeler que malgré sa valeur ontologique bien assurée, ce qu'on lui fait dire, à l'angoisse, est fonction de l'histoire. Et voilà que s'ouvre notre question de la variation proprement psychanalytique quant à l'amarrage de l'angoisse.

Quand Heidegger évoque le devant quoi de l'angoisse comme « être au monde jeté [1] » et que Freud dit *Hilflosigkeit*, la déréliction de l'être sans recours, les résonnances paraissent voisines. À ceci près qui saute aux yeux cependant, que Freud, pas métaphysicien pour un sou, y ajoute avec insistance le « devant quoi » d'un danger bien actuel, originaire, la première

blessure, le traumatisme comme il le dit, la source inépuisable des angoisses perpétuées de la névrose et plus largement de tous les parlants.

Quel succès pour cette théorie de l'amarrage de l'angoisse dans le traumatisme ! Y a-t-il encore, selon la *vox populi* actuelle, des souffrances psychiques qui ne soient pas à rapporter à un traumatisme – comme exonération à tout faire sans doute.

Lacan ne semble pas dire non, « ce que nous avons à surprendre » *via* les surprises de l'association libre, « c'est quelque chose dont l'incidence fut marquée comme traumatique [2] ». Terrain connu apparemment dans la psychanalyse, mais Lacan évoque aussitôt, moins connue, « l'imbécillité » qu'elle implique, cette incidence traumatique – si du moins on postule qu'elle vient de la réalité des situations. Voilà qui va nous obliger à questionner, encore, la cause… pas imbécile.

Paris, janvier 2024

---

1. M. Heidegger, *Être et temps*, Paris, Gallimard, 1986, § 41, p. 240.

2. J. Lacan, « La psychanalyse dans ses rapports avec la réalité », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 353.